

« Vu du pont »

Solange Lévesque

Numéro 39, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28633ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, S. (1986). Compte rendu de [« Vu du pont »]. *Jeu*, (39), 182–183.



Linda Sorgini (Catherine) et Gilles Renaud (Eddie) dans une scène de *Vu du pont* d'Arthur Miller. Mise en scène : Jean-Luc Bastien.

«vu du pont»

par le petit bout de la lorgnette

Texte d'Arthur Miller; traduction: René Gingras. Mise en scène: Jean-Luc Bastien; décor: Martin Ferland; costumes: Anne-Marie Tremblay; éclairages: Luc Prairie; musique: Pierre Voyer; régie: Kiki Nesbitt; accessoires: Jean-Marie Guay; maquillages: Marielle Lavoie; perruques: Rachel Tremblay. Avec Sophie Clément, Stéphane Côté, Patrice L'Écuyer, Raymond Legault, Gilles Pelletier, Gilles Renaud, Jacques Rossi et Linda Sorgini. Production de la Nouvelle Compagnie Théâtrale présentée au Théâtre Denise-Pelletier, du 23 janvier au 1^{er} mars 1986.

Le passage de l'adolescence à l'âge adulte, la mobilité du désir qui glisse du côté du sentiment incestueux ou homosexuel, les tentatives d'une minorité pour s'intégrer à un milieu hostile, le clivage des générations et des cultures, le problème des immigrants illégaux, les maléfices d'une société centrée sur la production, voilà autant de sujets qui servent de toile de fond à *Vu du*

pont. Écrit en 1955, ce texte trace avec une douloureuse acuité la désorganisation progressive d'un homme rongé par une pulsion qu'il n'est pas en mesure de comprendre. Angie¹ et Eddie Carbone, immigrants italiens, hébergent temporairement deux cousins entrés illégalement à Brooklyn. Leur nièce Catherine, qu'ils gardent depuis la mort de sa mère, devient amoureuse du plus jeune: Rodolpho. Sans s'en rendre compte, Eddie éprouve pour sa nièce une passion qui, jusque-là, n'avait jamais été ni menacée ni mise en lumière; Catherine sent qu'elle ne doit pas renoncer à son amoureux, dût-elle blesser l'oncle qu'elle adore. L'amour naissant du jeune couple tourmente Eddie, il en devient obsédé; Rodolpho «est anormal», répète-t-il à qui veut l'entendre, miné à son insu par une attirance homosexuelle envers le jeune homme. La situation se détériore jusqu'au suicide déguisé d'Eddie, sous les yeux de l'avocat Alfieri qui a vu se nouer le drame,

1. Dans la traduction de Marcel Aymé, la femme d'Eddie s'appelle Béatrice.

qui a reçu, impuissant, les confidences d'Eddie, et qui nous raconte les événements vingt ans plus tard.

L'auteur demande que le décor représente «une rue à Brooklyn devant la maison d'Eddie Carbone. Par la suite, cette maison s'ouvrira, découvrant la pièce de séjour».² À la N.C.T., cette pièce sortait littéralement de la maison comme d'une boîte, pour rouler jusqu'à nous sur un praticable. Le fond de la scène est bouché par une suite de façades de *buildings* très carton-pâte. Pas plus que l'atmosphère d'une rue n'est suggérée, le praticable ouvert aux quatre vents ne rend le climat intime qu'on peut imaginer d'un séjour italien. Quant à la direction des acteurs, on a l'impression que le metteur en scène s'est fié à l'expérience de chacun, sans rallier l'équipe à un projet commun; de sorte que le travail se déploie dans tous les sens en pure perte. L'ensemble n'est ni soutenu ni éclairé par la mise en scène; il aurait fallu montrer comment s'est noué le lien entre Eddie et Katie; la complicité involontaire d'Angie; l'impact de l'arrivée des jeunes cousins sur Eddie, placé soudain en situation de compétition et devant son vieillissement. L'introduction d'un narrateur sur la même scène que ceux qui jouent en *flashback* ce qu'il raconte ne va pas de soi; au lieu de traiter Alfieri de manière à faire ressortir «la séparation entre l'action et sa signification générale»³, tel que le souhaitait l'auteur, il est traité comme les autres personnages; à la limite, il pourrait faire partie de la famille. Cette absence de recherche et d'approfondissement des sens possibles et des niveaux du drame des Carbone fait qu'on n'atteint jamais (sauf dans la scène qui précède l'entracte: c'est peu) l'intensité que recèle pourtant chaque ligne de ce texte exceptionnel, qui n'a pas vieilli, et qui sait parfaitement repérer le noyau de l'âme hu-

maine, à travers des répliques en apparence triviales. Miller ne s'écarte jamais d'une langue simple, que rend adroitement la traduction (adaptation) de René Gingras. On parle rarement des costumes; ceux de *Vu du pont* savaient informer avec justesse sur la personnalité, l'âge, l'origine et la condition socio-économique des personnages.

Quel dommage de n'avoir pas pu voir briller dans toute sa splendeur ce texte cruel et bienveillant, à travers la mise en scène, la scénographie, bref, à travers une compréhension globale qui eût donné son impulsion à cette pièce où pour la première fois, selon Miller, «l'auteur engagé apparaissait».⁴

solange lévesque

2. Arthur Miller, *Théâtre*, Paris, Éd. Robert Laffont, 1959, p. 615.

3. *Ibid.*, p. 57.

4. *Ibid.*, p. 57.